



HAL
open science

Compte rendu de: Bernard Combeaud, Titus Lucretius Carus. De rerum natura – Lucrèce. La naissance des choses. Édition critique et traduction de B. C. Préface de Michel Onfray, Bordeaux, Mollat, 2015, 22 x 18 cm, 687 p., 50 €, ISBN 978-2-35877-014-9

Julie Giovacchini

► **To cite this version:**

Julie Giovacchini. Compte rendu de: Bernard Combeaud, Titus Lucretius Carus. De rerum natura – Lucrèce. La naissance des choses. Édition critique et traduction de B. C. Préface de Michel Onfray, Bordeaux, Mollat, 2015, 22 x 18 cm, 687 p., 50 €, ISBN 978-2-35877-014-9. Latomus: revue d'études latines, 2017, 76/4 p. 1089-1092. hal-01979579

HAL Id: hal-01979579

<https://hal.science/hal-01979579>

Submitted on 13 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte-rendu de : Bernard Combeaud, *Titus Lucretius Carus. De rerum natura – Lucrèce. La naissance des choses*. Édition critique et traduction de B. C. Préface de Michel Onfray, Bordeaux, Mollat, 2015, 22 × 18 cm, 687 p., 50 €, ISBN 978-2-35877-014-9 pour la revue *Latomus*

Julie Giovacchini – UMR 8230 CNRS-ENS-PSL
(Version soumise à l'éditeur).

L'interdiction de traduire les poètes n'ayant plus court de nos jours, personne ne reprochera à Bernard Combeaud d'avoir exercé son talent sur le *De Rerum natura* de Lucrèce ; demeure la question du sens de cette entreprise, et de la valeur de ses résultats. L'exercice critique est toujours délicat – d'autant plus, dans le cas présent, qu'il s'exerce depuis un point de vue académique qui semble honni aussi bien par Bernard Combeaud que par son préfacier Michel Onfray. J'ai pourtant, sur la traduction de B. Combeaud, un avis contrasté.

B. Combeaud a produit un travail imposant et difficile à évaluer. Cette difficulté découle de la profession de foi, présentée en introduction, dans plusieurs notes, et dans une « Note sur la traduction » placée après les indications bibliographiques. B. Combeaud insiste sur la dimension essentiellement poétique de son travail, ainsi décrit p. 678 : « un poème s'explique par un poème, à travers son rythme propre, qu'il s'agit de faire à nouveau chanter. » La note générale des pages 683-687 explique la méthode de traduction suivie par B. Combeaud en insistant sur les difficultés stylistiques posées par l'exigence de restituer la métrique, les sonorités et l'invention poétique du texte lucrézien autant que son contenu conceptuel. Je n'ai aucune compétence particulière me permettant d'évaluer le style poétique de B. Combeaud. Je peux seulement évoquer le plaisir de lecture évident que l'on éprouvera à parcourir ces pages dans lesquelles, effectivement, on reconnaît le chiffre et la musique du vers latin, et saluer certaines trouvailles phonétiques ou lexicales particulièrement ingénieuses. Si l'unique enjeu d'une traduction du *De Rerum Natura* est d'éveiller les sens du lecteur au contact d'un texte beau comme l'antique, les critiques n'ont aucune place dans cette expérience esthétique.

Mais si l'on connaît un tant soit peu le texte de Lucrèce, on devine qu'il est impossible de réduire sa traduction à un exercice de style. Elle prend position, comme le fait toute traduction sérieuse, sur la nature même de ce qui est traduit, et les choix poétiques sont ici également des choix philosophiques et philologiques. Or, nombreux sont mes désaccords philologiques et philosophiques avec B. Combeaud. Ils sont d'autant plus irrémédiables que les hypothèses qui sous-tendent ces choix sont radicales, exprimées sur un ton définitif qui ne laisse aucun espace pour une confrontation avec d'autres lectures possibles du texte.

La préface est signée par M. Onfray, qui trouve dans ces pages une occasion d'étaler ses obsessions personnelles concernant le matérialisme, l'athéisme, la science, l'histoire, dans un tourbillon de références qui tient davantage du *name-dropping* que de l'analyse argumentée. On relève dans cette fatrasie une floraison de lieux communs opposant le grec « conceptuel » au latin « pragmatique » et le quasi orientalisme d'un Épicure zen à un Lucrèce « prométhéen » donc, « occidental » (p. 14). On y trouve aussi ce qui sera comme un point de rencontre entre B. Combeaud et son préfacier : le mépris pour les avancées récentes des recherches épicuriennes.

B. Combeaud est plus précisément féroce dans sa propre introduction. Il tire d'un constat réel (notre totale ignorance de la biographie de Lucrèce) une conclusion : la nécessité d'évacuer de la lecture du poème toute référence au contexte, historique ou culturel (p. 18). La « critique philologique » est ainsi renvoyée à ses études pour avoir tenté d'élucider l'entreprise

lucrétienne par la méthode dite « des lieux parallèles » ou « Quellenforschung », dont B. Combeaud proclame l'échec définitif, et contre laquelle il propose sa propre « révision du texte », accompagnée d'une traduction littérale c'est à dire poétique, « vers pour vers ». Cette ambition est reformulée à la toute fin de l'ouvrage, p. 678, en des termes un peu plus modérés : « interpréter est moins expliquer que comprendre ; c'est œuvre d'herméneutique et non pas seulement d'exégèse et de recontextualisation. » Le programme ici défendu est celui de l'école de Lille, qui entendait retrouver un texte originel derrière un état modifié, défiguré non pas par les aléas de la transmission manuscrite mais bien par la critique, coupable d'en avoir altéré le sens par esprit de censure, par timidité, par ignorance. Mais où est l'ignorance, quand à quelques très rares exceptions près, la bibliographie mentionnée par B. Combeaud est indigente concernant les écoles de recherche philosophique italiennes, allemandes, anglo-saxonnes sur Lucrèce ? Quant au travail philologique effectué ces dernières années, il est lapidairement expédié : « du côté des philologues, en revanche, c'est la misère : quelques rares travaux ont traité de Lucrèce depuis l'édition d'Ernout en 1920 » (p. 20). Cette hypothèse de travail pose question, ainsi que son orientation herméneutique : la traduction, « purifiée » c'est à dire décontextualisée, peut-elle être considérée comme l'unique voie licite d'établissement philologique ? Sur un texte dont la transmission est aussi hasardeuse que celui de Lucrèce, le risque est très grand. Ainsi, à trop vouloir restituer ce qui a été perdu on perd de vue ce qui est réellement là, sous les yeux, qu'on efface à force de le souligner. Quant à l'épineuse question de la romanisation de l'épicurisme par Lucrèce, il semble qu'une mode actuelle, à la suite de P. Vesperini, soit d'en faire un programme philosophique et littéraire évacuant la question de la réception. En l'occurrence, le postulat, contestable, de B. Combeaud est de récuser l'hypothèse d'un Lucrèce traducteur ou du moins transmetteur d'Épicure, et de considérer que Lucrèce le romain a développé ses propres intuitions philosophiques et scientifiques en s'affranchissant considérablement des hypothèses épicuriennes originelles.

Voici quelques-uns des passages dans lesquels il est particulièrement difficile de suivre B. Combeaud dans ses intuitions.

Pour commencer, le choix de remplacer, dans le titre du poème, l'habituel « nature des choses » par « naissance des choses » : « la matière, pour Lucrèce, est avant tout chose *vive*, et *natura*, participe futur substantivé de *nascor*, "je nais", désigne proprement "ce qui est appelé à naître" » (p. 494). Un tel sens de *natura*, dans la langue du 1^{er} siècle av. J.-C., est bien moins attesté que l'inscription de ce titre dans la tradition des traités *peri phuseos*. Traduirait-on le titre du poème homonyme d'Empédocle *Sur la naissance* ? C'est obscurcir à plaisir cette filiation revendiquée par Lucrèce.

Deuxièmement, B. Combeaud plaque sur le texte lucrétien des gloses empruntées à d'autres contextes et d'autres époques. Ainsi p. 505 nous apprenons en note que « le vide est ainsi posé comme l'être en soi du non-être » ; quelle est la pertinence de ce lexique à un moment où la stratégie argumentative de Lucrèce consiste à désubstantialiser le vide pour échapper aux apories éléates concernant le non-être ? De même la note 129 de la p. 521 applique à l'infinité de l'univers atomiste l'image classique de la sphère « dont le centre est partout, la circonférence nulle part », ce qui est source d'ambiguïté puisque l'univers atomiste est délibérément non sphérique.

On relève d'autres scories lorsque B. Combeaud établit des liens entre Lucrèce et certains de ses contemporains ou de ses proches prédécesseurs. Ainsi, la note 36 de la p. 563 rapproche la position lucrétienne sur le mélange de celle des péripatéticiens (mélange dit par médiation opposé au mélange par juxtaposition). Mais si les épicuriens ont effectivement voulu aller au-delà de la simple juxtaposition démocritéenne concernant l'âme, il est difficile d'aligner la *krasis* qu'ils proposent sur la *mixis* aristotélicienne – et le texte lucrétien est loin d'être aussi

clair sur cette question que le paragraphe 63 de la *Lettre à Hérodote*, dont il est pourtant supposé s'affranchir. De même p. 634 dans la note 125 : si le Diodore dont il est question, et dont B. Combeaud explique qu'il va s'inspirer de l'anthropologie lucrétienne, est bien l'auteur de la *Bibliothèque historique*, il est délicat de soutenir qu'il s'inspire de Lucrèce et non de Démocrite sans aucun argument philologique ni historique.

Troisièmement, B. Combeaud souhaite défendre la scientificité de Lucrèce. Ce désir le conduit à deux types de prises de position tout aussi problématiques l'une que l'autre. La première consiste à géométriser l'atomisme lucrétien en de nombreux lieux du poème, alors même que l'anti-géométrisme épïcureen est bien documenté (sur la question de l'existence d'une géométrie atomiste, concurrente de la géométrie euclidienne, voir les travaux récents de F. Verde). Il est impossible d'appliquer, comme le fait B. Combeaud, les règles de l'optique géométrique aux vers 470 et suivants du chant IV pour justifier l'hypothèse de la véracité des sens. De même la totalité de la note 62 p. 620, qui revient sur les intuitions astronomiques contestables des épïcureens et qui tente de justifier la position de Lucrèce en l'éloignant de celle d'Épicure, tombe à plat. De fait, la lecture de B. Combeaud suppose plusieurs passages en force : 1) elle dresse arbitrairement Lucrèce contre la totalité de l'école épïcureenne en supposant chez lui une acceptation de la géométrie astronomique explicitement refusée par tous les sectateurs du Jardin ; 2) elle repose sur la dépréciation d'un extrait du *Peri phuseos* d'Épicure, « d'une naïveté affligeante », mais cité dans la version de l'édition de 1973 de G. Arrighetti – très insuffisante concernant ce texte qui est encore en attente d'une édition correcte ; 3) elle ne dit pas un mot de la nature probabiliste des explications épïcureennes concernant les *meteora* (voir sur ce point le récent ouvrage de F. Bakker, *Epicurean Meteorology*, Brill, 2015).

Cette volonté de sauver Lucrèce de lui-même – et par la même occasion, d'Épicure - me conduit à ma dernière remarque, qui porte sur l'interprétation proposée des vers 218 et suivants du chant II concernant l'existence de la déclinaison atomique ou *clinamen*. Cette interprétation, développée dans une longue note explicative p. 534 à 538, soulève deux problèmes.

Le premier, est d'avoir pris pour modèle les analyses datées de Michel Serres et son application à la physique atomiste de notions de mécanique des fluides. Michel Serres utilise, pour justifier physiquement la possibilité de la déclinaison, la notion d'écoulement laminaire et de nombre de Reynolds. Au-delà de l'étrangeté de la posture qui consiste à vouloir appliquer une physique contemporaine à l'atomisme antique, le peu de clarté ici du texte de B. Combeaud donne l'impression qu'il confond enchevêtrements, tourbillons et turbulences et qu'il associe la probabilité des turbulences à une hausse de la viscosité du milieu alors que c'est l'inverse qui est supposé par le nombre de Reynolds. Mais il est surtout absurde d'appliquer cette notion à un milieu granulaire et donc discret. L'absurdité se redouble lorsque B. Combeaud assimile dans la suite de l'explication la déclinaison elle-même à un angle géométrique euclidien.

Le second problème découle directement du premier. En effet, B. Combeaud conclut logiquement de son analyse que Lucrèce a inventé la notion de déclinaison, contre le témoignage de Cicéron qui l'attribue à Épicure. D'une part, cette conclusion crée une incohérence dans l'ouvrage, puisque Combeaud contredit ici son propre préfacier, Michel Onfray, qui fait remarquer (pour une fois avec pertinence) qu'Épicure est l'auteur d'un traité *Sur l'angle dans l'atome* et qu'il y a de fortes chances que ce traité évoque la déclinaison. D'autre part, il serait étonnant que Cicéron se trompe dans l'attribution du *clinamen* s'il a bien eu (ce que B. Combeaud ne semble pas mettre en doute) le *De rerum natura* sous les yeux.

Notons qu'ici B. Combeaud applique son propre principe herméneutique, proclamé notamment p. 676, où il dénonce comme un cercle vicieux le fait de « vouloir reconstruire Épicure à partir de Lucrèce et Lucrèce à partir de l'Épicure qu'on en a tiré ». Pourtant ce

principe va se trouver contredit par B. Combeaud lui-même face au cas des prolepses épicuriennes dont il identifie la présence aux vers 477 et 480 du chant IV, en soulignant que Lucrèce ne reprend pas ici le terme épicurien. Mais on ne peut pas sans pétition de principe 1) dire que le *clinamen* ne vient pas d'Épicure puisqu'il n'est pas dans le texte d'Épicure 2) dire que les *notitiae* sont bien les traductions de *prolepsis* alors que *praenotio* n'est pas dans le texte de Lucrèce.

Je ne peux que redire en conclusion le vrai plaisir éprouvé à parcourir une si belle traduction – et le regret de constater que le talent de B. Combeaud a été mis au service d'une entreprise herméneutique dont les fruits scientifiques s'avèrent décevants.

Julie Giovacchini – CNRS Centre Jean Pépin / ENS - PSL